



63^e SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2024

SIMÓN DE LA MONTAÑA²

UN FILM DE
FEDERICO LUIS



63^e SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2024

SIMÓN DE LA MONTAÑA

UN FILM DE
FEDERICO LUIS

2024 | Argentine/Chili/Uruguay | couleur | 1.66 | 5.1 | VO Esp st Fr
97 min



INFOS ET MATÉRIEL DE PRESSE DISPONIBLES : WWW.ARIZONADISTRIBUTION.FR

ARIZONA DISTRIBUTION

18 rue des cendriers 75020 Paris

09 54 52 55 72

contact@arizonadistribution.fr

RELATIONS PRESSE

Claire Viroulaud

06 87 55 86 07

claire@cinesudpromotion.com



SYNOPSIS

Simón a 21 ans. Il se présente comme aide-déménageur. Il dit ne pas savoir cuisiner ni nettoyer une salle de bains, mais en revanche il sait faire un lit. Depuis quelque temps, il semble devenir quelqu'un d'autre...

ENTRETIEN AVEC FEDERICO LUIS

par **MATÍAS FERNÁNDEZ BURZACO**

Matías Fernández Burzaco : *Simón de la montaña* est difficile à classer dans un genre, comment le décririez-vous ?

Federico Luis : Je dirais que le film explore la notion de *capacité humaine* : qu'est-ce qu'une personne est capable de faire ou pas ? J'ai tenté de remettre en question des idées préconçues et courantes.

Quelle a été l'inspiration du film ? Comment est venue l'idée du personnage de Simón et l'envie d'entrer dans cet univers ?

C'est à la suite d'une conversation avec Pehuén, un des acteurs du film, que l'idée m'est venue. Il m'a demandé pourquoi je n'avais pas mon certificat d'invalidité. Lorsque j'ai pris la mesure de la pertinence de cette idée, un monde s'est ouvert à moi... Je n'ai pas entrepris les démarches

auprès de l'état civil pour l'obtenir, mais j'en ai fait un film !

Alors justement, le personnage principal est-il vraiment handicapé ?

J'espère que les autres personnages du film se posent la question. Que lui-même est tarauté par cette question. Et j'espère que les spectateurs se la poseront aussi ! C'est la question centrale du film. Le personnage de Simón est une construction fantastique qui conjugue les préoccupations, les projections, les passions et les obsessions qui gravitent autour de cette question.

Dans les films, les personnages handicapés sont souvent représentés de manière positive pour susciter l'empathie du public : *Forrest*

Gump, Gilbert Grape, Rain Man, Intouchables. Dans *Simón de la montaña*, des dimensions plus sombres et plus manipulatrices de ces personnages sont révélées.

Oui, c'est vrai. Alors qu'avoir une personnalité à plusieurs facettes est constitutif de tout être humain ! Lorsque les films présentent les personnages handicapés comme des êtres de lumière, tendres, gentils, la seule chose qu'ils obtiennent est de leur ôter leur dimension humaine, les caricaturer. Il me semblait indispensable et utile de réintroduire ce clair-obscur.

En quoi vous sentez-vous légitime pour raconter l'histoire d'une communauté à laquelle vous n'appartenez pas ?

Peut-être parce que j'aimerais en faire partie. Je tombe amoureux des gens et des choses en tournant des films avec eux. Cette communauté, comme le reste de l'humanité, me touche aussi par sa foi. Cet éternel besoin de se créer un récit qui donne un sens à l'existence, pour ne pas mourir. Et puis j'ai passé une grande partie de mon enfance dans les salles d'attente des hôpitaux. La curiosité et la fascination que j'ai aujourd'hui pour la distorsion du corps humain s'ancre certainement en moi à ce moment-là...

Avec tous les préjugés autour du handicap, vous ne redoutiez pas les écueils ?

Il y a une infinité de lectures possibles, mais d'un point de vue marxiste... ce film a été la première proposition de travail pour la plupart des acteurs. Ce sont des étudiants en théâtre que j'ai choisis parmi d'autres. Ils ont été engagés, nous avons répété, nous avons filmé et ils ont été payés. Ce sont des travailleurs professionnels. C'est l'inverse qui aurait été problématique : ne pas les convoquer et leur donner la possibilité d'incarner ce qu'ils sont. Dans de nombreux films, on fait encore le choix d'engager des acteurs neurotypiques pour incarner des handicapés (comme avec le blackface du cinéma des années 1930 : des acteurs blancs grimés en noir). Je suis ravi de pouvoir interroger et tordre le cou à ce préjugé, dire adieu à un monde qui meurt et voir émerger un monde nouveau. Je me demande si le cinéma est capable de changer notre façon de voir le monde.

Pour vous qu'est-ce que la normalité ?

Comment distinguer le normal de l'anormal ?

Je me demande s'il ne serait pas possible de définir un espace commun d'imperfections humaines, de trouver cet espace en soi-même. Au fur et à mesure que je l'explore, je le perçois comme étant celui

qui me définit le plus précisément. C'est la partie de moi qui m'intéresse le plus.

Mais avant tout, nous devons prendre conscience qu'il y a un problème avec le langage. Aucun des mots qui désigne le handicap ne sonne juste. Il faudrait commencer par abandonner le mot *différent*. *Différent* par rapport à quoi ? *Différent* induit l'idée d'un autre qui serait *normal*. Le différent et le normal. Il est temps d'arrêter de recourir à cette idée tellement binaire de la nature humaine. Au lieu de *handicap*, on pourrait peut-être parler d'*hyperperception*. Penser que cette particularité est un pouvoir et non un déficit. Et en ce sens, le *handicap* ou l'*hyperperception* serait très proche du geste artistique : se consacrer à percevoir intensément, s'efforcer de construire un autre regard.

Que représente la sortie de ce film dans le contexte d'une page aussi triste de l'histoire du cinéma argentin ? Avec cette incertitude, avec la fermeture de L'Institut National du Cinéma.

C'est terrible. J'entrevois un avenir très sombre pour le cinéma argentin. Le président actuel a choisi de faire du cinéma et de la culture ses ennemis politiques pour mener sa bataille symbolique et sa campagne. Ils se sont systématiquement attelés au démantèlement de la culture argentine avec une cruauté effrayante et orientée vers un capitalisme sauvage. Sans pluralité de voix, sans cinéma fédéral, sans cinéma d'auteur et sans voix singulières, il est impossible de faire un film en Argentine aujourd'hui. *Simón de la montaña* a été l'un des derniers films à voir le jour avant la mort de l'Institut national du cinéma argentin. C'est pourquoi je me sens privilégié et plus que jamais responsable



de la protection du cinéma argentin. Faire passer le message, demander de l'aide dans le monde pour ne pas le laisser mourir.

Vous avez tourné à Mendoza, dans le paysage époustoufflant de la Cordillère des Andes, mais on ne voit pas grand-chose de la montagne : pourquoi ce choix ?

L'idée me plaisait. Être dans un paysage imposant, mais ne pas trop le filmer. Le sentir, sentir sa présence, mais le laisser en arrière-plan du fait de mon absolue nécessité de filmer ces personnages qui me fascinent tant. Filmer les personnages de près, privilégier le gros plan. Le visage du personnage principal, ses mouvements dirigent mon attention, ma curiosité et mes choix - et, je l'espère, ceux du spectateur - tout au long du film.

L'identité se construit aussi à travers l'autre ?

Je pense que l'on est plus vivant quand on se laisse traverser par les façons d'être et de penser des autres.

Lorenzo Ferro est l'acteur argentin phare de sa génération avec deux films à son actif, tous deux présentés à Cannes. Pourquoi l'avez-vous choisi ?

En plus de sa dimension en tant qu'acteur, Lorenzo possède une profondeur sidérante. Je connaissais son engagement et sa force de travail. Tout cela était très

important pour moi au moment de construire le personnage de Simón.

Nous avons travaillé ensemble il y a quelques années et avons partagé beaucoup de choses, aussi bien dans le film qu'en dehors. Il m'a accompagné pendant les répétitions avec les acteurs hyperperceptifs. Il a répété avec eux, il m'a vu les diriger. Il a appris à les connaître en profondeur et il a créé un vrai lien en dehors de la fiction. Il me représentait de l'autre côté de la caméra, un peu comme un réalisateur de l'intérieur, un dédoublement de la direction d'acteur. Au moment du montage, j'ai eu la merveilleuse surprise de découvrir, grâce aux micros-cravates, la façon dont Lorenzo parlait à ses camarades avant d'entendre « action ».

Qu'avez-vous remarqué de si particulier chez Pehuén et Kiara pour leur confier des rôles aussi complexes dans le film ?

Si j'ai senti que Pehuén et Kiara pouvaient jouer des personnages aussi exigeants du point de vue de l'interprétation, c'est parce que je les ai vus manier leurs émotions dans la vie réelle. Consciemment ou non, j'ai vu qu'ils avaient développé un système très complexe de compétences pour gouverner leur monde. J'y voyais une preuve, en dehors de tout contexte, du pouvoir qu'ils auraient en tant qu'acteurs dans la fiction. Et je n'ai jamais été déçu,

ils étaient chaque jour chargés d'une vérité infinie face à la caméra.

Avez-vous fait des choix particuliers en matière de direction d'acteur ? Avez-vous une méthode de travail spécifique ?

Sur le plateau, nous avons travaillé leurs interprétations avec la même exigence que pour tout autre acteur. Je n'ai jamais imaginé les traiter d'une manière plus douce ou paternaliste. Ce que j'ai essayé de faire, c'est de les protéger d'un regard condescendant ou compatissant, un regard si courant et pourtant si discuté. Nous avons tourné le film en seize jours. Nous avons dû tourner très vite.

Quelles sont les perspectives des acteurs handicapés ? Le spectateur pourrait s'interroger sur ce qui les attend après cette expérience et dans quelle mesure le cinéaste et la production s'en sentent responsables.

C'est la question qui me taraude le plus ces derniers temps. Je n'ai aucune idée arrêtée à ce sujet, mais je pense que les situations sont très différentes d'une personne à une autre. Ceux qui avaient une famille ou une institution sur laquelle s'appuyer avant le film continueront à l'avoir après. Et ceux qui avaient une vie chaotique et sans soutien, malheureusement, continueront dans cette même dynamique une fois le

film terminé. Nous attribuons souvent aux films un pouvoir plus grand ou plus durable qu'ils ne l'ont en réalité. J'ai du mal à croire que tourner un film pendant un, deux ou trois mois, ait le pouvoir de sauver ou de gâcher une vie. Je considère que l'effet - qu'il soit positif ou négatif - est transitoire, comme lors d'un voyage. Vous partez en voyage et vous avez l'impression que votre vie a changé, mais vous vous rendez vite compte qu'elle reste la même. En revanche, je me réjouis que le film puisse laisser une trace, une amitié avec une nouvelle communauté. C'est peut-être la plus grande contribution qu'aura amené cette expérience, tant dans la vie des acteurs que dans celle des techniciens.

Quel lien voyez-vous entre *Simón* et votre filmographie ? Notamment avec *La Siesta* qui a également été projeté à Cannes ?

J'explore le désir. J'aime avant tout faire des films sur l'amour. Filmer le désir de personnes qui semblent exclues de l'univers du plaisir (et de sa représentation cinématographique) m'enthousiasme. Je suis fasciné par les formes alternatives de tendresse, celles qui, inconsciemment et sans calcul, court-circuitent la morale affective dominante par d'autres formes d'amour et de folie. Et si à cette occasion, le film bouscule un tout petit peu notre rapport à la folie, c'est gagné !



BIOFILMOGRAPHIE DU RÉALISATEUR

Federico Luis réalisateur est né à Buenos Aires en 1990. Après des études en Sciences de la Communication à l'Université de Buenos Aires, son court-métrage *La Siesta* est présenté en compétition de la Sélection Officielle du festival de Cannes en 2019, avant de recevoir une Mention spéciale à Toronto et le Prix du meilleur court-métrage à Buenos Aires. En 2023, *En el Mismísimo Momento* gagne le Prix du Meilleur court-métrage IDFA et *Quedate Quieto o Te Amo* est élu Meilleur court-métrage à Mar Del Plata. *Simón de la Montaña* est son premier long-métrage.

2024 - *Simón de la Montaña*, 96 min (Semaine de la Critique, Cannes)

2024 - *Cómo Ser Pehuén Pedre*, 22 min (Visions Du Reel)

2023 - *En el Mismísimo Momento*, 12 min (IDFA)

2023 - *Quedate Quieto o Te Amo*, 15min (Mar Del Plata)

2022 - *La Hija*, 14 min (BAFICI)

2021 - *El Beso*, 15 min (BAFICI)

2019 - *La Siesta*, 15 min (Compétition CM, Cannes)

2018 - *Mirko*, 12 min (BAFICI)



ÉQUIPE ARTISTIQUE

SimónLORENZO FERRO
PehuénPEHUÉN PEDIE
Colo KIARA SUPINI
La mèreLAURA NEVOLE
AgustínAGUSTÍN TOSCANO

ÉQUIPE TECHNIQUE

Réalisation JFEDERICO LUIS
Scénario FEDERICO LUIS,
TOMÁS MURPHY,
AGUSTÍN TOSCANO
Image MARCOS HASTRUP
Décors NICOLÁS TAVELLA
Montage TOMÁS MURPHY,
ANDRÉS MEDINA
Costumes PAULA RUIZ ABALOS
Son MARTIN BLAYA
Production PATRICIO ALVAREZ CASADO
(20/20)
Co-production ERNANDO BASCUÑAN
(PLANTA),
IGNACIO G. CUCUCOVICH
(MOTHER SUPERIOR),
CARLOS RINCONES
(1230 MEDIA)
Ventes internationalesLUXBOX
Distribution française ARIZONA DISTRIBUTION

WWW.ARIZONADISTRIBUTION.FR

   Arizona Distrib.

